

Henri Barbusse et Son Champ de Bataille

par

Madeleine C. Heyman

McGill University

Montreal, Canada

April 26, 1936

Henri Barbusse et Son Champ de Bataille

L'histoire de la littérature, de la science et de la diplomatie françaises présente des exemples innombrables d'hommes et de femmes dont l'oeuvre appartient à la nation qui n'a ni bornes ni lois locales----le monde entier.

Il existe des exemples sans nombre de l'universalité du génie français. Chargé de cette responsabilité, grâce à son talent, Henri Barbusse vécut, travailla et mourut. Ses oeuvres ont été traduites en maintes langues, beaucoup plus nombreuses, en fait, qu'il ne le savait.

Dès le commencement des temps, tous les hommes éminents ont eu leurs critiques sévères et bruyants, mais il faut bien se souvenir du fait que, puisque ces hommes peuvent continuer leur vie publique, leur partisans doivent surpasser en nombre ou en qualité leurs adversaires.

Ainsi en fut-il pour Henri Barbusse, qui disparut le 30 août 1935, à Moscou, pendant l'accomplissement d'une tâche qu'il entreprenait lui-même....le salut de ce monde gravement affligé. Il peut nous arriver de regarder une telle tâche comme ridicule ou impossible à cause de son énormité et de sa nature messianique. Mais, la dignité, la sincérité, et l'étendue de l'oeuvre de Barbusse et de son rôle public.

nous inspirent de la confiance, du respect, et de l'admiration, même si nous ne sommes pas toujours convaincus par ses arguments ou ses procédés littéraires.

Chapitre 1.

La Vie d'Henri Barbusse

1873--1935

Henri Barbusse naquit le 17 mai 1873 à Asnières dans le département de la Seine. Son père était du midi, et sa mère, qui mourut quand il avait trois ans, était anglaise. Pendant la jeunesse d'Henri, la famille passa quelques années en Angleterre.

Son père était homme de lettres, journaliste, et metteur en scène des théâtres à grand spectacle. Sa mère était fille de fermiers anglais. On peut distinguer ces deux influences dans l'imagination de leur fils---l'une le pousse vers l'éloquence, vers une grande dépense d'images et de mots; l'autre vers la peinture minutieuse des petits détails selon la façon réaliste anglaise.

Le père n'était pas riche mais il assura à son fils l'avantage d'une bonne éducation. De plus, leur manière de vivre était assez confortable pour ne pas avoir été la cause de cette frayeur de la vie qu'Henri manifesta plus tard. Puis, il préparait sa licence ès lettres en Sorbonne, mais malheureusement dans une atmosphère d'ir-

ritabilité intellectuelle due à certains groupes d'étudiants et aussi à des influences personnelles. Il aimait, surtout, les recherches dans lesquelles le style retient longuement l'attention. Toutes les constructions difficiles de l'esprit l'attiraient, celles de la philosophie, des mathématiques et du beau langage. Au lycée, déjà, il appréciait fort les vers et s'essayait la main à la poésie.

A l'exemple de son père, Barbusse lui aussi, se tourna vers le journalisme et débuta au Siècle en 1889. Il écrivait des articles pour le Petit Parisien et L'Echo de Paris au moment où celui-ci était encore un journal littéraire sans le caractère politique qu'on lui attribue aujourd'hui. Après quelques réussites de Barbusse dans des concours organisés par l'Echo de Paris, Catulle Mendès (1) le présenta au rédacteur M. Charpentier. Catulle Mendès, disons-le en passant, était le mari de Judith, fille de Théophile Gautier, un des premiers parnassiens. Mendès jouait le rôle de protecteur des jeunes hommes de lettres, tout en étant poète, critique et auteur dramatique (1841-1909). Charpentier publia les poèmes de Barbusse sous le titre Les Pleureuses en 1895. Dans cette année mémorable,

Barbusse épousa la plus jeune fille de Catulle Mendès, et son nouveau beau-père lança le jeune auteur dans une carrière littéraire avec un article enthousiaste dans l'Echo de Paris. Cette fois le public auquel s'adressait le premier ouvrage de Barbusse était un public choisi qu'il attirait au nom de l'art. Barbusse n'était pas tout à fait content de ce milieu élégant dans lequel il fut plongé. Il ne s'est pas révolté, cependant, restant toujours très courtois, mais l'effet psychologique de cette contrainte eut comme résultat un état de perplexité profonde dans lequel il écrivit Les Suppliants, 1903; l'Enfer en 1908; Nous Autres en 1914. Cette terrible indécision qui atteignait les proportions d'une maladie attaquait toute sa génération. Barbusse en fut une victime, n'allant ni jusqu'au désespoir ni jusqu'à l'espoir.

Peu de temps après, Barbusse s'intéressa au pacifisme. Il travailla avec Frédéric Passy et Charles Richet à la revue fondée par la Société Française pour l'Arbitrage entre Nations. Cette société avait comme but l'introduction de l'idée d'arbitrage dans la sphère de la diplomatie internationale. Ce fut ainsi que Barbusse entra dans le mouvement social appelé l'internationalisme, dont il n'abandonna jamais le principe.

Quand la guerre éclata, Barbusse y entra comme d'autres entrent au cloître, non pour l'amour de la guerre mais parce qu'elle ouvrait la porte d'un autre monde, quelque sombre retraite qu'il fût. Il n'aurait pas dû aller à la guerre à cause d'un état de santé délicat; il avait été exempté du service militaire, et inscrit parmi les soldats de l'arrière. Mais, croyant dans sa naïveté que l'Allemagne était le seul pays militariste empêchant l'évolution et le progrès des idées sociales, il força les obstacles, et à la fin de l'année 1914 il était en première ligne avec le 231^e régiment d'infanterie. C'est là qu'il connut cette fameuse escouade dont il allait nous conter les souffrances; l'escouade qui a fait naître sa conscience sociale. Au moment des premières grandes attaques françaises en juin 1915 il reçut deux citations en Artois. Il ne fut pas blessé; il avait toujours de la chance en face des balles, dont une perça son képi un millimètre au-dessus de sa tête. Mais au bout de sept mois de géhenne, son organisme, trop faible après des attaques successives de dysenterie et d'entérite, faillit. Il fut trois fois malade, trois fois évacué, il retourna trois fois au front. Il éprouva toutes les phases du supplice de la guerre.

Le fardeau qui écrasait l'humanité et qui avait précipité Barbusse dans la guerre, s'appesantissait toujours. Malade et renvoyé à l'arrière pour la troisième fois, ce fut de son lit d'hôpital qu'il exhala toute cette misère, toute cette vérité horrible et écrasante. Le Feu (1) parut en 1916; et Clarté (2) en 1919 le compléta.

Par ses oeuvres il se trouva à la tête des centaines de milliers d'hommes qu'il avait poussés à livrer la vraie bataille -- pour la Grande Paix. C'est sur ce champ de bataille qu'Henri Barbusse s'est battu tout le reste de sa vie, car il était persuadé que sans cette rencontre finale avec les ennemis de la paix, la Grande Guerre resterait inefficace.

C'était sa conviction que malgré les nombreux partis politiques, il n'existait que deux groupes d'hommes: ceux qui voulaient maintenir l'ancien régime avec une modification de titres et de détails, et ceux qui désiraient en toute sincérité bouleverser cet ancien régime et reconstruire le monde sur une base logique. Il va sans dire qu'Henri Barbusse étant donné sa réputation révolutionnaire appartenait à ce deuxième groupe et qu'il restait fidèle à l'Internationale Communiste.

En 1925 il publia Force, un recueil de trois nouvelles qui tient son titre de la première. En 1927 parurent deux ouvrages sur le christianisme, intitulés Jésus, et les Judas de Jésus, que nous allons discuter plus tard. En cette même année, il partit pour le Caucase; le résultat de ce voyage fut "Voici ce qu'on a fait de la Georgie." Un second voyage l'amena en U.R.S.S., où il resta environ une année. Le résultat fut encore un livre, Russie. En 1928 Barbusse fonda Monde -- Hebdomadaire d'Information Littéraire, Artistique, Scientifique, Economique et Sociale (1). Quatre ans plus tard il décida d'organiser un congrès international contre la guerre (2).

Barbusse n'envoya jamais de représentant là où il pouvait aller lui-même; c'est ainsi qu'il vint aux Etats-Unis en 1933 afin de desséminer sa propagande pour un front international contre la guerre et le fascisme. Il fut détenu à Ellis Island pendant quelque temps à cause de sa réputation de communiste, mais il finit par atteindre son but, qui était de faire une tournée de conférences aux Etats-Unis.

Malgré l'énorme tâche sociale qu'avait entreprise Barbusse, il se mit à une nouvelle oeuvre littéraire intitulée Morceaux du Monde, basée sur la notion qu'à

n'importe quel moment donné la même situation, le même état d'esprit peuvent exister à travers le monde à des milliers d'exemplaires différents. En 1935, Barbusse termina sa carrière littéraire avec une biographie de Staline.

Rien d'autre que la mort n'a pu réduire au silence la voix et la plume de cet auteur qui a trouvé la nourriture de sa vie dans le sein de la société humaine. Cette indécision spirituelle dont nous avons fait mention plus haut fit place, après la Grande Guerre, à une conviction socialiste qui n'était pas encore tout à fait assurée----c'est à ce moment qu'il devint correspondant du journal d'extrême gauche, l'Humanité.

Enfin, en 1923 il adhéra au parti communiste français.

Communiste loyal il vécut pendant douze ans, et communiste fidèle il mourut dans l'Hôpital^{du} Kremlin, à Moscou, le 30 août 1935 d'une crise de pneumonie pendant qu'il assistait au septième congrès de la Communiste Internationale.

Les "camarades" soviétiques rendirent à l'antimilitariste, Barbusse, les derniers honneurs avec fanfares et défilés de cosaques, mais à Paris on observait un deuil strictement antifasciste pour l'homme qui avait été le symbole de la liberté. Son corps reposa deux jours sur un lit funéraire entouré d'une garde d'honneur. Le peuple de Paris fut invité à suivre en masse le cercueil de la Chapelle au

Père-Lachaise. Un quart de million de socialistes, communistes et sympathisants de tous partis répondirent à l'appel. Et, sur le parcours du cortège, on maintint un silence impressionnant qui ressemblait singulièrement à un enterrement religieux. En effet c'était bien un enterrement religieux, car Henri Barbusse était pour eux le symbole d'une nouvelle religion sociale. On chantait l'Hymne au martyrs de la révolution. Deux douzaines de jeunes filles en blouse blanche portaient sur des coussins de velours les oeuvres du disparu. Le char funèbre était très simple et drapé de rouge. A la mode soviétique les effigies monumentales du défunt et des phrases extraites de ses oeuvres étaient brandies sur des pancartes de dix mètres de long. Au Père-Lachaise les discours furent prononcés par les fidèles de Barbusse, messieurs Cochin et Duclos, et un message de Romain Rolland fut lu par M. André Malraux (1).

Le récit d'événements si récents produit l'effet d'une peinture de Van Gogh vue de trop près. Seul le passage du temps pourra nous donner la perspective qui fera ressortir vivement les détails significatifs et nous permettre d'apprécier justement l'importance de Henri Barbusse.

Chapitre 11.

Courage et Succes

Première Partie.....Introduction

L'art de Barbusse ne se trouve pas dans les premiers efforts de sa jeunesse, un volume de poésies intitulé Les Pleureuses, publié sous la tutelle de Catulle Mendès en 1895 et compris dans la séduisante anthologie Poètes d'Aujourd'hui (Mercure de France). Certes, ses poèmes sont aisés, musicaux et pleins de sensibilité, tout en étant vagues et plus harmonieux que précis. Mais nous nous y intéressons surtout à cause du contraste frappant avec tout le reste de son oeuvre.

A cette époque-là les tendances de la littérature divergeaient en trois rameaux, le symbolisme, le classicisme, et le romantisme. Ce fut cette dernière route que prit Barbusse dans son premier roman Les Suppliants, publié en 1903. C'est une étude psychologique et romantique du jeune homme de ce temps-là, conçue sur un plan qui combine la forme du roman avec un fond poème. Ce trait est caractéristique de sa première manière.

Sa philosophie qu'il exprime ici est individualiste et kantienne. Il nie toute doctrine et tendance religieuses. En somme, le livre est une glorification sentimentale de la personnalité humaine, sans aucune respect pour le réalisme objectif.

L'auteur se tint à l'écart du problème social. Donc après avoir versé des larmes sentimentales dans Les Pleureuses dont la forme est efféminée et artificielle, et après avoir découvert que la poésie ne pouvait supporter le poids de la vie d'un homme de ce temps-là, Barbusse s'est mis à écrire un roman. Mais ce roman n'était pas un refuge pour son esprit accablé. Il n'avait certes pas confiance ni en lui-même ni dans les hommes en général. Il n'avait certes pas la foi en Dieu, car il constate dans Les Suppliants que Dieu ne peut rien non plus pour lui. Alors, il ressemble à l'homme qui se met à boire pour effacer les effets d'un malheur. C'était une tragédie immense que de se trouver sans aucune foi, sans aucun but. Pour se consoler, il se mit à boire---nonpas de l'alcool---mais une bouteille pleine de la misère, pleine du poison de la vie. En 1908 son coeur, ne pouvant plus contenir un tel désespoir, déborda et nous avons L'Enfer, une tragédie spirituelle intense, Rien ne restait pour lui que la réalité brutale, et ce fut dans le réalisme que les ongles de Barbusse s'enfoncèrent. Cette prétention de rendre la réalité existante au nom de la vérité date du roman naturaliste. Entrons, avec Barbusse, dans l'Enfer.

Un jeune homme arrivé à Paris de sa province descend dans

un hôtel. Il est tout seul et n'espère rien de la vie. Sa chambre est assez commode mais elle ne présente aucun intérêt pour lui jusqu'au moment où il découvre dans la moulure un petit trou qui a vue sur la chambre voisine. De ce trou il peut apercevoir la réalité comme elle se déroule quand elle se croit libre et sans témoins. Le voilà maître de la réalité saisie toute vive. Le jeune affamé de vérité assiste à dix-neuf scènes, chacune morbide ou voluptueuse. Pendant qu'il se colle des heures entières au mur de sa chambre, debout sur son lit, dégoûté de ce qu'il voit et de ce qu'il sent, il croit avoir le coeur pur et l'intelligence précise cherchant toujours cherchant la vérité. Sur cette suite de scènes terribles dans leur nudité physique et spirituelle nous citons le commentaire de M. Hertz (1):

"Amours commençantes, ou amours repus, amours d'enfants, amour de vieillards, amours du même sexe, frôlements d'amours viles, vestiges d'amours resplendissantes, corps inlassables quand déjà les âmes sont lasses et au milieu de ces amours dont la naissance, la maturité et la décadence suivent un rythme inexorable, tout le mal des corps salis par la joie, gangrenés par l'âge, déformés

par la fécondité, tout le mal des âmes exaspérées de se heurter, gorgées d'illusions et de perfidies rebelles et esclaves, et les belles paroles qui traînent comme des rubans déchirés sur ce sepulcral monceau de délices, voilà le paradis, voilà l'enfer dont se repaît ce sacrilège. C'est comme si l'oeil de l'auteur est le symbole de pénétration et de grossissement."

L'Enfer a atteint deux cents éditions. Son tirage en 1917 seulement dépassa 100,000 exemplaires. Pourquoi cette popularité? C'est que le grand public est l'imitateur par excellence des rongeurs. Il s'enfuit loin du soleil et de la lumière vivifiante du grand jour et s'enfonce dans un trou qu'il s'est fait, ou, ce qui est plus commode encore, dans un trou déjà fait. L'attrait du roman est basé sur sa substance philosophique aussi bien que sur l'intrigue. Barbusse trouvait que le roman était le moyen d'expression qui convenait à sa philosophie et au réalisme, car il avait renoncé au romantisme comme nous l'avons vu. Son livre a comme thème les possibilités extrêmes du développement humain à travers les tragédies de la naissance, de l'amour, du mariage de la maladie et de la mort. Mr. O'Brien, lui aussi commentateur de l'Enfer, nous y fait voir un rayon d'espoir. Il trouve dans le roman un symbolisme subtil: c'est que Barbusse a conçu l'idée de faire percevoir à un homme toute la tra-

la maison. Il n'a pas encore eu le temps de lui avouer ce qu'il a fait lorsque son frère vient annoncer qu'on a trouvé Barbeau assassiné et que le meurtrier, aux arrêts, a confessé qu'il avait placé le cadavre dans la voiture et fait repartir celle-ci sur la route. Claude avait tiré sur un homme mort! Barbusse conclut: "Tu vois qu'il y avait eu de la fatalité, mais qu'elle s'était trompée cette nuit-là."

Mous sommes d'accord avec M. Brooks, de la New Republic que la mélancolie de Barbusse traîne comme la chaleur d'été et que des gens de mentalité saine et robuste ne peuvent pas accepter un tel pessimisme.

-31-

lesquelles ceux d'en bas sont forcés d'être les instruments
des intérêts de ceux d'en haut."

De toute son oeuvre, Meissonier reste le seul livre qui mérite l'adjectif "charmant"; de plus il révèle une affinité entre les artistes. (1)

dualiste. Pourtant, ajoute-t-il, dans ces temps de détresse, il admire les efforts héroïques vers la paix qu'a faits l'U.R.S.S.

que quatre sur cinq Français peuvent écrire et que par conséquent Barbusse n'est pas accepté comme littérateur sauf par ceux qui ne comprennent pas combien peu il s'élève au-dessus de la moyenne en France.

Notre troisième préface est une introduction à L'Union Soviétique et la Paix dans lequel Barbusse montre que la Russie, par ses pactes et par ses autres relations avec les pays étrangers, a lutté pour la paix avec une persistance remarquable et une énergie inépuisable. Il donne maints exemples dont l'un est le décret de désarmement du huit novembre, 1917.

